

## Se préparer aux interventions extérieures : l'expérience française

En 1996 l'Armée de terre fait ses adieux à la conscription et revêt la tenue du soldat de métier. Le défi de la professionnalisation est relevé. Aujourd'hui, l'armée de métier entre dans son âge de raison. Durant cette prodigieuse marche en avant, le soldat français se familiarise également avec des opérations extérieures différentes des actions de coercition classiques. En corollaire, sa formation à ces opérations suscite rapidement l'attention du commandement. A l'évidence, une refonte des concepts d'instruction et des méthodes d'entraînement s'impose. Aujourd'hui, elle n'est pas encore en place dans tous ses aspects. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer ce qu'elle représentait **entre 1970 et 1996**.

Qu'y voit-on ? **Les premières unités professionnelles françaises relèvent le défi des interventions extérieures, notamment en Afrique**. Leurs cadres se mesurent à toutes les formes d'opérations non conventionnelles, domaine embrassant le spectre des actions de contre-guérilla, de coercition et de maîtrise de la violence. Ils s'immergent dans des myriades de cultures aux antipodes de leurs modes de pensée et d'action. Ils s'aventurent sur le terrain accidenté de la formation et de l'entraînement de forces africaines. On voit ainsi la France envoyer une poignée de ses fils en Afrique imposer la paix et la sécurité, protéger des populations et apaiser les souffrances de guerres ethniques. Les lieutenants et les capitaines de cette époque sont les officiers généraux d'aujourd'hui. Ils conduisent désormais les engagements extérieurs de l'armée de métier. Quels défis opérationnels et culturels ont relevé les cadres des premiers régiments professionnels ? Comment ont-ils été formés et entraînés ? En d'autres termes, comment apprennent-ils l'outre-mer ? Comment y opèrent-ils ?

A l'heure où elle entre dans l'âge mûr d'une armée de métier, l'Armée de terre peut tirer profit des réponses à ces questions pour enrichir le vaste champ de la formation des cadres à l'outre-mer et aux engagements extérieurs. Elle peut s'en inspirer aujourd'hui pour **affirmer une expertise française unique que nombre d'armées occidentales, dont l'armée américaine, s'efforcent encore d'acquérir**.

Prenant comme référence les opérations de l'Armée de terre en Afrique entre 1970 et 1997, les lignes qui suivent sont avant tout un témoignage sur la formation aux opérations extérieures telle qu'elle se déroulait dans la plupart des unités professionnelles de cette période. Elles ont pour but de nourrir la réflexion en cours sur la double nécessité d'approfondir la préparation actuelle aux engagements extérieurs dans les écoles de formation et dans les unités d'une part, de l'intégrer dans le cursus de l'enseignement militaire supérieur d'autre part.

PAR LE COLONEL (ER) HENRI BORÉ\*

\* Le colonel (ER) Henri Boré vit aux Etats-Unis où il travaille comme consultant auprès d'organismes américains responsables de programmes d'assistance et de formation des forces armées africaines.

## Apprendre l'outre-mer

**L'Afrique fut bien le champ d'action privilégié des premières unités professionnelles entre 1970 et 1997** enchaînant les multiples opérations au Tchad, celle de Lamantin en Mauritanie, Barracuda puis Almandin en République Centrafricaine, Godoria à Djibouti, Baumier dans l'ex-Zaïre, Oryx en Somalie, Noroît, Amaryllis puis Turquoise au Rwanda, Azalée aux Comores, pour ne citer que les principales<sup>1</sup>. **Deux leçons essentielles émergent qui structurent la formation de leurs cadres.** La première est **d'ordre opérationnel**. Les opérations non conventionnelles - dont l'opération Licorne en Côte d'Ivoire est le cas école contemporain - génèrent de nouveaux modes opératoires où l'action civilo-militaire, l'action psychologique et le renseignement d'ordre humain (*HUMINT*) ne sont pas seulement des domaines d'expertise des niveaux stratégique et opératif mais constituent les savoir-faire tactiques des échelons de combat, du commandant de groupement au chef de groupe. Le second enseignement est **d'ordre culturel**. Il n'est point de mission accomplie en Afrique - ou tout autre théâtre d'opération extérieure - sans la connaissance préalable des cultures locales, en particulier de leurs traits les moins apparents.

Les chefs de groupe, les chefs de section et les chefs de corps engagés dans ces opérations y sont confrontés à ce que le *Marine Corps* américain définit aujourd'hui comme les "quatre blocs de la guerre hybride"<sup>2</sup>. Lors d'une même opération, ils enchaînent en effet, sans transition, l'action de combat, l'opération civilo-militaire, l'action psychologique et d'information, et la recherche de renseignement humain (*HUMINT*). Ils naviguent au milieu de populations et au contact de forces dont les traditions et les coutumes provoquent un vrai choc culturel.

## Confiance en soi, initiative et innovation

Comment une telle expérience eût-elle pu rester sans conséquence sur la formation des chefs ? Les cadres acquièrent **des savoir-faire culturels et tactiques** qui dessinent le contour de la formation à l'outre-mer et aux opérations non conventionnelles. Avant même qu'aucune mission extérieure ne soit planifiée pour leur unité, les sergents et les lieutenants s'y préparent au quotidien. Au cœur de cet apprentissage, la connaissance du milieu humain, la contre-guérilla et la maîtrise de la violence. Le centre militaire d'information et de documentation à l'outre mer, le CMIDOM<sup>3</sup>, auquel s'associent les cadres déjà expérimentés des unités, prodigue une préparation à la fois tactique et culturelle aux interventions outre-mer. Ainsi se transmettent et s'affirment les qualités prônées en leur temps par

Faidherbe, Gallieni et Lyautey : l'ouverture d'esprit, le sens de l'initiative et le goût de l'innovation.

Les jeunes cadres s'initient d'abord aux diverses cultures africaines, aux grandes ethnies et aux groupes religieux dont l'existence rythme le quotidien de la vie politique et sociale des Etats de l'ouest et de la corne de l'Afrique. Ils apprennent ensuite à appliquer cette connaissance à la conduite des opérations en privilégiant les actions de contact auprès des populations **pour gagner "la bataille des cœurs"** dans les zones sous contrôle d'une rébellion. L'entraînement des forces africaines occupe également une place importante dans ces programmes de formation aux opérations non conventionnelles. Les jeunes cadres se familiarisent avec des méthodes de travail de peuples dont la culture, les valeurs et les modes de pensée imposent de profonds ajustements culturels.

## Le couteau et la soupe de Lawrence d'Arabie

Cet enseignement répondait de fait aux nombreuses interrogations des jeunes officiers et sous-officiers inexpérimentés des régiments : comment transcrire d'imperceptibles changements de comportement d'une population en comptes-rendus de renseignement ? Comment anticiper et garder l'initiative face à une guérilla ? Comment conduire des opérations de contrôle de secteurs en terrain tropical, saharien et urbain ? Quels savoir-faire tactiques et techniques appliquer dans une action de contrôle d'une foule ?



SIRPA TERRE

Dans l'un des régiments, le chef de corps impose à ses cadres la lecture de deux ouvrages : la *Guerre moderne* de Roger Trinquier et les *Sept piliers de la sagesse* de T.E Lawrence. Il emprunte à ce dernier sa citation favorite pour leur rappeler ce qu'il attend d'eux : "Messieurs, ne mangez pas votre soupe avec un couteau". Le mot de Lawrence exprime toute la **philosophie de la préparation aux opérations outre-mer** : insuffler, tôt dans la carrière, l'importance cruciale des ajustements culturels et intellectuels ; montrer que les opérations extérieures imposent des modes d'action spécifiques et, partant, un style de commandement particulier, le même chef de section ou de groupe devant être à même d'exécuter sans transition toute la gamme des actions de combat, des tâches civilo-militaires, de l'action psychologique et de la recherche du renseignement d'ordre humain.

“Messieurs, ne mangez pas votre soupe avec un couteau”

## Agir outre-mer : polyvalence et ajustements culturels

Cette préparation à l'outre-mer a donc naturellement nourri les cadres des unités avec **deux principes d'action fondamentaux** : la polyvalence des tâches d'une part, les ajustements culturels d'autre part.

## Polyvalence versus spécialisation

L'un des principes opératoires enseigné aux chefs de sections était celui de la **polyvalence des tâches** : ne pas exécuter une action de force locale sans entreprendre, simultanément, une manœuvre d'information et d'action psychologique auprès de la population pour gagner les cœurs et les esprits, isoler ainsi les insurgés de leur base. Il en résulte l'émergence d'une **polyvalence d'aptitudes des cadres**. Les opérations spécialisées telles que l'action civilo-militaire, l'action psychologique, l'information et le renseignement humain (*HUMINT*) étaient en effet des modes opératoires tactiques mis en œuvre par les chefs de groupe et de section des unités de combat. La polyvalence primant sur la spécialisation, ces derniers étendent ainsi leur domaine de compétence. Les compagnies "nomadisent", maniant l'action psychologique et la manœuvre de l'information pour pétrir l'argile humaine dans les villages les plus isolés du théâtre d'opération. Soldats, ils sont aussi administrateurs, bâtisseurs de routes et de ponts, d'écoles et de puits. La sym-

pathie des populations ainsi obtenue favorise en retour l'acquisition d'un renseignement d'une valeur inestimable pour le succès des opérations.

Dans ce contexte, **l'instruction des cadres devient donc polyvalente**. Ce fut l'un des piliers de la formation aux opérations extérieures. L'aptitude des sergents et des lieutenants à œuvrer dans toute la gamme de ces actions spéciales importe en effet autant que celle au tir de leur arme de dotation et à la manœuvre offensive classique. L'action civilo-militaire, l'action psychologique, l'information, la recherche du renseignement humain (*HUMINT*) figurent vite au paragraphe "Exécution" des ordres d'opérations des compagnies de combat. Corollaire de ce principe de formation et

d'entraînement, l'exercice de l'autorité et le style de commandement évoluent. Trait de la culture militaire française, l'autonomie

de décision et la polyvalence des tâches s'affirment sous l'effet de la prodigieuse **liberté d'action donnée aux échelons subordonnés**, une fois précisés l'esprit et la lettre de la mission.

On entend aujourd'hui quelques voix prôner une approche identique au sein du *Marine Corps* et des Forces spéciales dont l'un des anciens chefs, le général Lambert, en appelle à une plus grande polyvalence des forces terrestres<sup>4</sup>. Cri dans un monde immobile **outre-Atlantique**. Car **la culture y est d'abord celle de la spécialisation**, fruit de l'avance technologique et de l'immense ressource humaine et financière disponible. Le credo guide la politique de l'actuel secrétaire d'état à la défense, lequel bâtit une armée de spécialistes du renseignement, des affaires civiles, des actions psychologiques et de l'information, dont certains possèdent déjà leurs propres filières de formation, avec leurs écoles, puis de carrière, avec leurs officiers généraux. Les nombreux faux-pas américains dans la gestion des opérations non conventionnelles montrent les limites de ce choix. L'Irak en est l'exemple le plus récent.

**A l'inverse, la culture et l'expérience militaire françaises** évoquées précédemment militent pour une formation polyvalente des cadres - jusqu'au niveau du chef de groupe - aux actions civilo-militaires, aux actions psychologiques et d'information et à celles de recherche de renseignement humain (*HUMINT*). Elle mérite d'être approfondie tant dans les écoles d'officiers et de sous-officiers que dans les centres de l'enseignement militaire supérieur.

## L'iceberg culturel

La préparation des cadres aux opérations extérieures des années 1970-1997 faisait également grand cas de l'adaptation aux cultures étrangères. Elle lève le voile sur les défis de la mission de formation et d'entraînement de forces nationales étrangères. Les cadres se familiarisent avec **un iceberg culturel où le vrai visage d'une tradition et d'une coutume se niche au-delà des apparences**. Ce fut là un enseignement d'une valeur inestimable pour les jeunes chefs de sections et chefs de groupe. A l'exception des guerriers tribaux de certaines régions, en effet, les forces africaines s'entraînent et combattent selon des modèles doctrinaux, des modes d'action tactiques et des procédures d'état-major semblables aux armées occidentales. Des doctrines opérationnelles similaires, des règlements identiques et la même fierté de servir la nation forment la **partie visible de l'iceberg culturel**. Sous la surface, cependant, nombre de soldats et de cadres sont culturellement tiraillés entre tradition et modernité. La fidélité à un clan, une ethnie, un groupe religieux peut ainsi rapidement prendre le pas sur la loyauté aux institutions de l'état. **Des liens traditionnels invisibles à l'oeil occidental** façonnent ainsi les mentalités et conditionnent les comportements. La préparation aux opérations outre-mer attirait l'attention des cadres sur ce phénomène en les mettant en garde sur la fragilité de certaines alliances susceptibles de subir des altérations aussi subtiles que soudaines.

Des témoignages de cadres venaient éclairer ce pan de l'iceberg. Ils éclairaient les profonds fossés culturels séparant le militaire occidental et africain. L'un évoquait un chef de guerre du Tibesti abattant, d'une balle en pleine tête, un lieutenant du clan trop irrespectueux. Tel autre décrivait son étonnement en voyant son homologue, un commandant d'unité mauritanien noir, originaire du fleuve, présenter ses respects à son lieutenant, fils d'une puissante famille maure du nord. Ces témoignages venaient **rappeler aux cadres l'importance des ajustements culturels dans l'exécution de toute mission extérieure**.

La réussite opérationnelle sur un théâtre d'engagement extérieur repose ainsi, en grande partie, sur la connaissance des cultures, des traditions, des croyances religieuses et des superstitions fondant la réalité socioculturelle d'une région. La connaissance des non-dits y est essentielle. Entre 1970 et 1997, les unités professionnelles de l'armée de terre en font l'expérience lors des multiples interventions en Afrique visant soit à s'engager dans des actions de contre-guérilla soit à former et entraîner des forces nationales. Dans la préparation aux opérations extérieures, instruction tactique et ouverture aux cultures étrangères partagent le même lit.



US ARMY

La projection rapide hors de la métropole est l'apanage d'une force professionnelle de qualité. La vitesse d'exécution prime. Elle garantit le succès de ces opérations non conventionnelles qui couvrent le spectre des actions de coercition et de maîtrise de la violence. **On attend du chef militaire, surtout du plus jeune et moins expérimenté, qu'il réagisse vite et à bon escient, c'est-à-dire dans l'esprit et la lettre de la mission.** A lui donc la responsabilité d'exceller dans toute la gamme des actions de combat, de recherche du renseignement d'ordre humain (*HUMINT*), d'action civilo-militaire, de manœuvre de l'information et d'action psychologique. Tâche exigeante. L'impératif d'excellence justifie une formation polyvalente du chef de groupe, comme du commandant de groupement, à toute la gamme de ces modes opératoires. On en voit vite l'effet sur le terrain. Les plus petits échelons de combat y conduisent des actions complexes amenant des populations réticentes, voire hostiles, à coopérer et fournir des éléments de renseignement primordiaux permettant de prévenir voire de mettre un terme à une situation de chaos.

L'étude de ces différents savoir-faire tactiques et techniques des opérations non conventionnelles mérite de **charpenter les programmes des écoles de formation d'officiers et de sous-officiers professionnels autant que dans ceux de l'enseignement militaire supérieur.** Cet enseignement doit également s'accompagner de programmes communs d'instruction des cadres au sein des unités, visant à développer la connaissance des cultures particulières des théâtres d'opérations potentiels. L'apport de l'école militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger (EMSOME) est, à cet égard, un atout de l'armée de terre.

L'intégration de l'enseignement des cultures étrangères et des modes d'action tactiques et opératifs particuliers aux opérations non conventionnelles modèle ainsi la culture d'intervention des unités professionnalisées de 1970 à 1997. Elle développe chez les cadres la confiance en soi, l'esprit d'initiative, la réflexion personnelle et le goût de l'innovation qui fondent l'exercice du commandement dans une armée de métier. A tous les niveaux de responsabilité exercée par la suite, les jeunes cadres des régiments professionnels de cette période ont mesuré **l'immense bénéfice de cette formation initiale à l'outre-mer et aux opérations non conventionnelles.** L'actualité récente au Darfour, au Congo, en Erythrée et en Côte d'Ivoire montre que l'Afrique pourrait bien revenir au premier plan des opérations terrestres françaises de la prochaine décennie que ce soit sous commandement national ou dans le cadre d'une coalition internationale. Dans les deux cas, les jeunes cadres de l'armée de terre auront à **relever des défis identiques à ceux de la génération précédente.**

1 Sur le sujet, lire "De Bizerte à Sarajevo", Comité national des Troupes de Marine, Lavauzelle, 1995 et Dossier opérations extérieures, revue de l'Ancre d'Or, septembre 2005.

2 In "Future Warfare: The Rise of Hybrid Wars", General James N. Mattis & Lieutenant Colonel Frank G. Hoffman, article publié dans la revue Proceedings, novembre 2005.

3 Lors de son transfert de Versailles à Rueil-Malmaison, le CMIDOM a pris l'appellation d'école militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger (EMSOME).

4 "Equilibre problématique entre forces spéciales et forces conventionnelles", Inside the Army, 28 novembre 2005.